

MIQUEL DE PALOL

LES AILES
ÉGYPTIENNES

LE TROIACORD III

DOUBLE BANDE PENTAGONALE À VINGT VOIX
SUR L'ÉCLIPTIQUE DU DODÉCAÈDRE

*Roman traduit du catalan
par François-Michel Durazzo*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Les Ailes égyptiennes
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

*Cet ouvrage a été publié avec le soutien
de l'Institut Ramon Llull*



Cet ouvrage a été financé avec le soutien
de la Commission européenne.
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur
et la Commission ne saurait être tenue responsable
de quelconque usage des informations qu'il contient.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

Titre original :
Les Ales egípcies
Palol, Miquel de

© Miquel de Palol, 2001.
Publié pour la première fois par Columna en 2001.
© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Et lorsque les Troyens virent le vaillant fils
Du roi Ménéce avec son écuyer, de pair,
Tous deux vêtus d'armes luisantes, il se fit
Dans leur âme un frisson, leurs lignes
s'ébranlèrent,
Redoutant que le fils de Pélée au pied prompt
N'eût laissé près des nefs sa bouillante colère
Et préféré l'alliance avec Agamemnon,
Et chacun, apeuré, cherchait de quel côté
Échapper au trépas et son gouffre profond.*

HOMÈRE, *Iliade*, XVI, 278-283

Quand des corps, de même ou différente grandeur, subissent une telle contrainte de la part d'autres corps qu'ils s'appuient les uns sur les autres ou que, se mouvant à une vitesse semblable ou différente, ils communiquent d'une certaine façon leurs mouvements les uns aux autres, nous dirons que ces corps s'unissent pour ne plus former qu'un seul corps en même temps ou un individu distinct des autres individus par la seule union de leurs corps.

SPINOZA, *Éthique*, Deuxième partie,
Prop. XIII, Axiome II, définition.

Retrouvez le plan de montage du dodécaèdre
sur notre site www.zulma.fr

TABLE

Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce	13
Il n'y a pas de chemin déterminant	46
Qui pousse les corps les uns contre les autres	126
Un seul corps	162
L'éphémère illusion du moi	205
Pensant que le Péléide à l'ire préfère l'amitié	244
Tentez d'échapper à la ruine!	311
À moins qu'il n'y ait quelque chose	388
Qui approche	442
Avec des armes si brillantes	

*A-t-on consulté vos goûts quant au peuplement
du globe ? Non. Alors comment pourrait-on
vous consulter sur le peuplement de la grande
cité divine ?*

WILLIAM JAMES, *De l'immortalité humaine*

*Réveillez-vous, la voix nous appelle,
Celle du veilleur en haut du rempart.*

PHILIPP NICOLAI et JEAN-SÉBASTIEN BACH,
« Cantate du veilleur » BWV 140

Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce, il n'y a pas de chemin déterminant. Nous avons constamment eu nos hôtes sur le dos, avec toute l'amabilité qu'on peut leur prêter, mais à un point tel que nous avons dû attendre d'être sortis de chez eux pour parler tranquillement de notre visite. Lorsqu'après une épuisante kyrielle de vœux, de recommandations et d'adieux, nous avons enfin perdu de vue les mains qui nous saluaient une dernière fois, nous n'avons pas attendu une seconde pour échanger nos impressions. Nous nous coupions la parole. Finalement, Francesca, au volant, s'est imposée :

— L'affaire est assez délicate, a-t-elle observé, pour ne pas exclure la possibilité que les deux versions soient vraies, et que leurs différences ne tiennent pas à la mauvaise foi de Pau Morel ni de Guepaira, à l'un des deux ou aux deux, ni à leur ignorance.

— Ça me semble difficile, ai-je répondu, mais bon, n'excluons rien !

— Écoute, Jaume ! Admettons donc que les deux versions soient vraies et que les divergences proviennent d'une simple différence de point de vue. Voyons si nous pouvons les concilier.

— L'hypothèse est risquée, si l'on tient compte qu'il faudrait supposer qu'ils n'en aient pas parlé entre eux.

— En admettant que Pau et Guepaira en aient parlé, m'a fait observer Francesca, ils peuvent par-

faitement ne pas être d'accord s'ils n'ont pas vu la même chose et que chacun prétend que sa version est la bonne.

— Les deux sont trop différentes ; moi, je crois qu'il y en a au moins un parmi eux qui prétend nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Récapitulons : selon Pau Morel, en prévision de probables incidents vu l'importance de l'affaire qui les occupe, les Van Egmont protègent Gabriel sous la fausse identité d'un certain Damià Retxa. Ils sont presque sûrs que la Bertshell va bouger, alors ils décident de prendre les devants pour régler le problème. Ils infiltrent un agent double qui informe le camp adverse de la probable existence d'un imposteur, en donne des preuves et offre la possibilité de les vérifier. Ils prennent le risque qu'on kidnappe Gabriel, conviennent de fournir aux ravisseurs, contre la livraison de l'otage, des documents sur les opérations de l'entreprise tout en comptant, à l'occasion de l'échange, substituer le faux Gabriel au vrai, ce qui ne simplifie pas les choses et pourrait même s'avérer risqué...

— Sur ce point, ai-je dit, Pau Morel se trompe peut-être. Il aurait été plus simple de leur donner le faux Gabriel dès le départ.

— Les ravisseurs s'en seraient rendu compte. Il fallait qu'ils aient d'abord le vrai, argue Francesca (*observation que j'admets*) ; les Van Egmont procèdent donc à l'échange (*entre nous, j'aurais bien aimé voir ça*) et assistent à l'exécution du faux Gabriel. On peut imaginer de leur part une tentative de résistance convaincante, si l'on considère que, s'ils étaient restés impassibles, les ravisseurs auraient compris que les documents qu'on leur avait refilés ne valaient rien,

ou étaient inutilisables.

— Oui, mais là tout avait été prévu. Le but n'était pas de s'offrir un remake de la fusillade d'O.K. Corral.

— Chacun assume ses pertes, les ravisseurs voient le mort et fichent le camp, tandis que Pau Morel emporte le cadavre et le fait disparaître. Ensuite, puisque les ravisseurs connaissent l'existence du double, ils ne sont pas surpris de voir quelqu'un se promener sous les traits de Gabriel et lorsqu'ils se rendent compte que c'est le vrai, il est trop tard.

— D'accord, ai-je dit. Passons maintenant à la version de Guepaira.

— Il n'y a jamais eu de double. Un infiltré a fait croire aux gens de la Bertshell qu'il existait un sosie ; en réalité c'est Gabriel en personne, conseillé par une équipe de psychologues et d'acteurs, entre autres, qui s'est chargé de jouer les deux rôles. L'enlèvement a été authentique, et lors de la libération, l'échange s'est déroulé normalement, à cette différence qu'un nouvel infiltré a mis à Gabriel un gilet pare-balles, avec une poche de sang artificiel, et s'est lui-même chargé de lui tirer dessus. Les Van Egmont ont fait leur numéro devant le soi-disant corps de Gabriel, les autres n'y ont vu que du feu et les ont laissés emporter le cadavre ; la scène tragique achevée, une fois chez lui, Gabriel enlève le gilet pare-balles, on fête ça au champagne, et tout redevient comme avant.

— Je ne vois pas la différence, ai-je dit. Je n'ai pas l'impression que le fait que Guepaira soit peut-être plus informée que Pau soit significatif et nous amène à une conclusion particulièrement instructive.

— Effectivement, on ne peut pas en déduire grand-chose. Et je ne crois pas non plus qu'il y ait à en tirer une quelconque leçon de philosophie. Il

s'agit probablement de nous faire croire à l'une des deux versions.

— Comme un jeu, tu veux dire ? Quoi qu'il en soit, la situation est telle que tu l'as décrite. Qu'on accepte une histoire ou l'autre, ça ne fait pas une énorme différence.

— On pourrait également soupçonner Morel de connivence avec Zneifras. À moins qu'on ne lui ait fait croire à lui aussi certaines choses, façon de se garantir.

Nous sommes restés un moment silencieux. Le soleil allait se coucher.

— Quoi qu'il en soit, en ai-je conclu, Morel a sûrement raison sur un point : il n'y a pas de secret mieux gardé que ce qui est incroyable.

— La malédiction de Cassandra ! La première incrédulité alimente la suivante.

— Ce qui voudrait dire que Guepaira ne sait sans doute pas tout non plus.

— Personne ne sait tout, Jaume, c'est l'un des principes du Jeu. Maintenant, que le Jeu ait commencé, soit près de commencer ou déjà en cours, ça revient au même, la question est...

— ... de savoir de quoi il retourne vraiment, l'ai-je devancée. S'agit-il de contrôle de la croissance, d'écologie, d'information, de politique productiviste, etc. ou de n'importe quoi d'autre, qui ait quelque chose à voir avec le Jeu de la fragmentation et les papiers de Pietrea ?

Francesca a secoué la tête.

— Il manque des pièces à ce puzzle. Pau Morel dit continuellement : Max et moi, Max m'a dit ceci, cela... Quant à Guepaira, on ne sait pas pour qui elle roule. Tu sais ce qui m'impressionne ? (*J'ai fait non de*

la tête.) C'est que tout le monde parle du projet Van Egmont et que personne ne sache de quoi il retourne.

— Sauf Gabriel.

— Non, même pas Gabriel. À supposer qu'il s'agisse du vrai Gabriel ! Mais il n'y a pas moyen de le savoir, et celui qui pourrait nous le dire...

— Celui qui pourrait nous le dire joue avec cette ambiguïté. Découvrir la vérité ne devrait pas être insurmontable : il est plus simple pour le vrai Gabriel de se cacher sous un double que l'inverse, plus facile de feindre l'ignorance que la connaissance. Tu ne crois pas ?

Nous avons ri ; arrivée sur l'autoroute. Francesca a jeté la carte routière n'importe où.

— Je ne vois qu'une explication, a-t-elle dit. Ils ont découvert une pratique, une Pratique avec un grand P du Jeu de la fragmentation, du Dodécaèdre, des Échecs, des documents perdus de Pietrea, et ils s'apprêtent à la mettre en œuvre.

— Si c'est ça, ils ne risquent pas de nous en dire beaucoup plus.

— On ne nous donnera que des informations sans conséquence, tu as entendu ce qu'a dit Morel. Je ne vois qu'un seul moyen de tout relier : terminer l'enquête.

Je me suis demandé si Francesca ne pêchait pas par naïveté. Avaient-ils eux-mêmes découvert à quoi servait le Jeu, ou l'avaient-ils toujours su ? Il leur avait été transmis par héritage et, dès l'enfance, ils avaient été éduqués dans ce but.

— Où en est le déchiffrement du texte du Dodécaèdre ?

— J'ai demandé à deux spécialistes, m'a-t-elle dit. Ils n'y arrivent pas. Ça ressemble à un code, pas à un

langage bizarre ou corrompu. Je l'ai passé à un ami qui connaît quelqu'un qui a travaillé dans un bureau lié à des services secrets étrangers.

— Ah oui ? Lesquels ?

— Le Mossad, la CIA... a-t-elle dit en riant. C'est tellement secret que je n'en sais rien. (*Nous avons ri.*) Dès qu'il en saura davantage, il m'a promis de m'appeler.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais un ami spécialisé dans les codes secrets ?

J'ai eu l'impression que ma demande la dérangeait.

— Oui, a-t-elle répondu, mais je préfère ne m'en servir qu'en dernier recours.

Je n'ai pas insisté. Il continuait à pleuvoir et au-dessus de nous se dessinait, menaçant, un bandeau noir sur un ciel très blanc, où le soleil était en train de se coucher.

— Et Hyaline, qui est-elle vraiment ? ai-je demandé.

— À moins que ce ne soit quelqu'un dont je n'aie jamais entendu parler, a-t-elle dit, je mettrai ma main au feu que c'est Aloysia. C'est la seule personne à avoir suffisamment d'ascendant sur Gabriel pour rendre crédible qu'il soit capable de la suivre n'importe où. La seule chose que j'aie du mal à admettre, c'est que quelqu'un puisse la manipuler, à son insu.

— C'est vraisemblablement ce que Pau Morel veut nous faire croire, et même sa seule contribution personnelle au Jeu.

Nous avons ri.

— Il en apporte plus d'une, a-t-elle répondu, tu peux en être sûr, nous finirons par trouver.

L'image que j'avais gardée d'Aloysia m'est revenue, la seule fois où je l'avais vue, furtivement, à l'entracte d'un concert au Palais de la musique, où Francesca

me l'avait présentée. C'était une belle femme, une grande dame, une personnalité puissante, un esprit étrange, tout cela et bien plus encore, chacune de ses qualités surpassant l'autre au point de la diminuer, jusqu'à lui conférer une dimension exceptionnelle et d'une simplicité trompeuse, ironiquement accessible. J'avais déjà vu d'anciennes photographies, mais la réalité les dépassait de façon inimaginable, car un tel portrait n'est jamais qu'une réduction que chacun embellit à sa guise ; la grâce ne repose qu'en très faible mesure sur les traits du visage et beaucoup sur la présence, qui est mouvement, allure et rythme ; le magnétisme qu'exerce une personnalité est un ensemble dynamique. Francesca ne m'avait pas présenté les amis d'Aloysia, mais ses sœurs, l'une plus âgée, l'autre plus jeune. En les voyant et en se rappelant leur mère, Marina Rodin, on avait l'impression que les trois sœurs se ressemblaient tant que la compréhension de la physionomie d'Aloysia s'en trouvait approfondie, les différences entre ces femmes et le reste du monde accentuées, car les similitudes avec leurs proches permettaient de comprendre leur origine et leur nature, raison pour laquelle les sœurs et la mère d'Aloysia, bien qu'objectivement elles aussi d'une beauté singulière, faisaient figures de versions bon marché, de pâles copies de la personnalité d'Aloysia, presque de caricatures. En les voyant, on levait la tête au-dessus de l'abîme pour imaginer à quel point cette beauté aurait pu être laide, à quel point elle n'en était pas vraiment si loin. Il était décevant et à la fois rassurant de retrouver chez ses sœurs ces mêmes traits, la même expression du visage, à peine modifiés, et déjà dépourvus de toute sa magie, de son poison, accompagnés d'une musique différente,

d'un mystère palpable. Qu'est-ce qui rendait cette femme si exceptionnelle, les autres si accessibles ? Forcément, je m'étais souvenu de ce moment, et j'y pensais encore ; il fallait passer outre la correction et l'équilibre de ses traits, aller au-delà des clichés sentimentaux, lumière intérieure ou force occulte. Fait incontestable, illusions mises à part, Aloysia inspirait une inquiétude exultante et trouble, que je ne pouvais m'expliquer qu'en y voyant le risque de succomber à l'obsession, à la passion, au désastre à éviter à tout prix, au-delà de l'assurance de la trouver toujours là et, bien sûr, disposée à accueillir les confidences des uns et des autres ; risque, d'ailleurs, contre lequel toute précaution eût été parfaitement inutile, car elle était entourée d'un infaillible tourbillon de regards, d'approches irrésistibles qui, face à l'évidence, m'avaient fait comprendre, sans doute trop tard, la nécessité de dissimuler, car Francesca me regardait déjà d'un air plutôt moqueur.

Je me souviens à quel point j'avais aussi été frappé par l'affection et la confiance qu'Aloysia et Francesca semblaient se vouer. Celle-ci avait beau m'en avoir parlé à plusieurs reprises, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un étrange sentiment d'exclusion, une absurde, une douce-amère, une inéluctable jalousie. Aloysia devait avoir un âge intermédiaire entre Francesca et ses parents et si, dans sa manière d'être, elle pouvait se comporter soit comme ses aînés, soit comme sa jeune amie tout en conservant les avantages de la supériorité qu'on lui reconnaissait et du respect qu'elle inspirait, elle avait choisi de se mettre au niveau de sa jeune amie, sans devenir une caricature condescendante ou démagogique d'elle-même ni renoncer à l'expérience, ce que Francesca recevait

avec un mélange de fierté et d'enthousiasme un peu excessif qui, en partie, la trahissait, car je ne sais pas à quel point elle en mesurait la portée et si elle avait même conscience de bénéficier d'un traitement de faveur, au-dessus de ses possibilités. Les parents de Francesca voyaient en leur parente une égale plus libre et plus jeune qu'ils respectaient, et ils n'avaient par conséquent jamais hésité à mettre Aloysia en contact avec leur fille de douze, quatorze puis seize ans, lui permettant d'offrir à Francesca familiarité et complicité en se gardant de tout comportement autoritaire, par ailleurs difficilement imaginable chez une femme d'un tel caractère. Par son âge, Francesca était plus proche du fils d'Aloysia ; lorsque la mère du garçon lui avait demandé de l'aide quand il était petit, Francesca s'était sentie plus mûre qu'elle ne l'était, ce qui désormais lui permettait de parler de son aînée et de leur amitié en des termes tels que, sans connaître Aloysia en profondeur ni l'avoir vue plus d'une fois, on se demandait dans quelle mesure l'expérience transmise, une certaine connaissance de la vie, suffisaient, même pour une fille intelligente et éveillée, à affronter les assauts continus de la vraie vie, celle qui vous laisse des rides, de l'arthrite, une infinie tristesse. De cette relation était né, en s'ajoutant et s'assemblant, le meilleur de ces deux femmes : la jeunesse enjouée et l'intelligence accomplie. Je me suis demandé à quel point ce genre de relation était possible entre hommes – entre Pau Morel et moi, par exemple, si on en cherche l'équivalent –, où les hiérarchies de domination et d'expérience sont mieux définies et ne s'imbriquent qu'occasionnellement, à des fins bien particulières et connues : le sport, les femmes, pour ne nommer que les centres d'intérêt qui me viennent à l'esprit.

Selon Francesca, la vie d'Aloysia avait toujours frôlé la tragédie, la plongeant constamment dans d'énormes difficultés pour l'en sortir et lui faire connaître des moments de bien-être spectaculaires, sans jamais tout à fait lui permettre d'échapper à l'incertitude et au provisoire. La photographie la plus ancienne que Francesca possède d'elle montre une Aloysia mince, élancée, presque neurasthénique, avec de très grands yeux et un regard vaguement amer, et d'une mélancolie encore placidement indécise, incolore en comparaison de la profondeur inexorable de celle qui est la sienne aujourd'hui. À côté d'elle se trouve Mercedes, qui ressemble déjà à une femme, même si elles n'ont qu'un an et demi de différence, avec son visage si photogénique et ses épaules légèrement rentrées, comme si elle avait honte de ses seins ; assise devant elle se trouve Marie-José, la benjamine, une petite fille qui rit sans regarder l'appareil et qui, des trois, semble être la seule heureuse et insouciante. En peu de temps, Aloysia s'épanouit et se sert des relations de sa famille pour voyager, travailler au montage d'expositions et à l'organisation de cycles de conférences au sein de délégations culturelles à l'étranger, quand elle ne travaille pas comme mannequin pour la haute couture à Milan, Paris et New York, activité à laquelle elle met un terme lorsque sa cote a atteint des sommets ; elle reverse ses honoraires à des institutions caritatives. À vingt et un ans, elle épouse un *broker* de Wall Street, l'année suivante elle a un fils, trois ans plus tard elle se sépare, vit avec un autre homme et crée une maison d'édition, avant de perdre quelques mois plus tard son premier mari dans un accident d'avion et de partir vivre en Italie, où – Francesca ne le sait pas très bien ou ne veut pas me le dire – sa vie

sentimentale connaît des remous et où elle noue des liens d'amitié – je ne sais à quel point liés à d'autres activités – avec les Giselberti, les Morel et Valerio d'Este, dans le cercle, initié des années plus tôt, des relations de son père, Félix Schikamayr, avec les Van Egmont. La boucle Van Egmont se referme sur le mariage inattendu de sa mère Marina Rodin avec Max, tous deux désormais âgés, ce qui la fera rentrer d'Italie, inquiète de l'intérêt croissant de sa mère pour des activités spirituelles plutôt douteuses.

Lorsque Francesca est entrée en contact avec la famille de sa grand-mère Laura van Egmont et donc Aloysia, Marina était morte. Par conséquent, elle ne peut parler que de ce qu'elle a entendu dire de Marina par Aloysia ; en outre, il est aussi compréhensible que, vu la situation de son père, Ventura Egea, il ne lui soit pas facile d'aborder, avec assurance et objectivité, sans crainte ni réticence face à des découvertes au mieux seulement gênantes, les problèmes psychiques des Van Egmont qui, d'une certaine manière – et cela j'ai en partie dû le déduire – semblaient avoir la même origine que ceux qui l'avaient affectée, à travers son propre père. Pour finir, il semble que le délire mystique de Marina ait commencé quand elle s'est considérée dépositaire d'une mission divine de la part du cardinal Raspe, inspirateur de la résolution de la Kulturkampf par Léon XIII en 1887, et en même temps promoteur de sociétés de bienfaisance publique, auxquelles ont succédé les organisations non gouvernementales modernes. Elle a persévéré dans son délire apothéotique, voyant dans son mari, non pas un simple descendant de la dynastie des Van Egmont, mais le premier Max van Egmont, lui-même marié à Elisenda Frescolamo, franc-maçon actif et

libre penseur, qui, chose difficilement concevable, se serait réincarné dans ses descendants, d'abord le second Max van Egmont, fils du premier et père d'Elies, David et Vincent Anton, et finalement son mari, fils d'Elies van Egmont, au point de voir dans les trois Max van Egmont réunis, y compris celui auquel elle avait commis l'horrible sacrilège de s'unir et qu'elle avait devant elle, le diable en personne.

Soulageant Max qui, partagé entre sentiment de pitié et instinct de survie, avait du mal à prendre des décisions, Aloysia avait pris soin de sa mère durant ses dernières années et, après son décès, cultivé avec son beau-père une relation qui, transcendant tout rapport filial, sans aucune ambiguïté d'ordre sexuel, s'était transformée en une étrange dépendance blanche, vécue de part et d'autre comme une sorte de dévotion admirative et reconnaissante qu'une fois de plus Francesca ne parvenait pas à identifier à certains termes du Jeu. Je croyais encore percevoir la façon dont se superposaient aux relations entre Max et Aloysia à la fois le souvenir des soupçons de Marina et sa présence inquisitrice, absurde et, selon Francesca, injustifiée ou peut-être réelle, qu'ils supportaient et exhibaient tacitement comme l'honneur d'une provocation qui, si inoffensive fût-elle, les remplissait de vertu et de générosité. Même si, par délicatesse envers la santé de son père, j'avais du mal à me résoudre à en parler plus profondément à mon amie, je frémissais devant la propension à la folie de tant d'individus en contact avec le Jeu : Gesualdo Frescolamo, Sebastìà Rombí, Ventura Egea, Marina Rodin... combien d'autres finirions-nous par trouver, au bout du compte ? Sans l'aide de Francesca ni de Pau Morel, comment aurais-je pu savoir dans quelles circonstances la

femme de Max van Egmont avait perdu la vie ? Par ailleurs, il fallait aussi prendre garde à ne pas tomber dans la facilité de croire que certain désordre, certaine fracture mentale favorisait des formes de connaissance associées à des états réceptifs exceptionnels, inaccessibles autrement. Nous savons tous que, pour avoir les idées claires, il faut une bonne forme physique, une santé sans faille, un certain équilibre, de la force, et que les nostalgies erronées, qui prétendent participer à l'idée ridicule selon laquelle une certaine désarticulation de la pensée pourrait nous permettre de recouvrer une perception perdue de la réalité, ont toutes échoué.

— Comment la mère d'Aloysia est-elle morte ? ai-je demandé à Francesca.

— C'est assez étrange. Elle traversait une période meilleure que celle où elle avait cru à la sainteté, même si elle continuait à se protéger des démons et de la télévision. Elle disait qu'on l'espionnait à travers les ondes, qu'on lui envoyait des messages pour la troubler, et un beau matin on l'a trouvée inanimée, suite à l'ingestion probable d'un mélange d'alcool et de barbituriques ; ce qui est plutôt étrange, car à ma connaissance, elle ne buvait pas.

— Ah !

— Aloysia en a été très affectée. Ça fait un moment qu'on n'en a pas parlé, mais je crois qu'elle s'en veut toujours.

Une fois de plus, j'ai eu l'impression de rater quelque chose d'essentiel. Des parents devenus fous : nouveau point de convergence entre Aloysia et Francesca ; encore une projection, admirative d'un côté, protectrice de l'autre. Qui sait si le moment n'était pas venu de tailler à coup de hache dans la réalité, de

laisser tomber le couperet de la guillotine et de tout mettre à découvert ; mais dans la vie il y a des solidarités, des réseaux tentaculaires qui échappent au regard extérieur, aux résidus de postures et d'influences les plus inattendues ; c'est là qu'on risque de perdre quelque chose qu'on tenait, car en cherchant à savoir, en négligeant la patience nécessaire, on peut causer un tort irréparable à des gens auxquels on n'aurait jamais voulu faire le moindre mal. Portée à son comble, la curiosité peut causer les dégâts les plus effroyables.

Je mentirais si je disais qu'à ce moment-là j'ai vu venir les choses de manière imminente. Francesca semblait au moins aussi anxieuse que moi sinon plus, sans que je sache à quel point la situation de son père l'inquiétait, si son caractère la poussait à donner le change, ou si elle s'y était réellement faite, en se trouvant contrainte de se montrer aimable envers tout le monde, bien qu'avec le temps elle ait pris du recul. Aucune de ces deux options ne la rendait ni pire ni meilleure à mes yeux, et je ne me sentais pas non plus obligé de la plaindre. J'ai pensé à la part de mal que la vie ne peut nous épargner, à la façon dont la bonté nuit tant à la plupart des gens et assombrit les voies de la sanctification. J'ai connu deux ou trois bonnes âmes qui s'attachaient à faire le bien à certains de mes amis, braves gens par ailleurs, et qui, tous, ont finalement dû modérer leur ardeur, rappelés à l'ordre par l'exigence de revenir à de saines habitudes quand on a commis une grave erreur, pour s'affranchir de la gratitude du monde et de l'éternelle responsabilité d'être un saint. Je me suis demandé si le chemin inverse était aussi envisageable, mais, en réalité, lequel d'entre nous en est arrivé à faire le mal et ce que la morale publique réproouve, si ce n'est par

nécessité ou désespoir ? Combien y ont consenti par vice, par bêtise, par paresse ? Est-il possible d'aspirer à la sainteté, une fois les voies du mal épuisées dans l'ennui ? En me souvenant de la seule photographie que j'avais vue d'elle, mère de trois adorables jeunes filles, séparée, veuve et remariée, je me suis dit que ce ne pouvait pas être le cas de Marina Rodin, allez savoir pourquoi !

— La folie n'existe pas, ai-je dit à Francesca. Ce n'est rien que le sac dans lequel la plupart des gens fourrent les comportements dont la compréhension leur échappe.

Nous roulions à cent quarante sur l'autoroute, ce qui n'a pas empêché Francesca de me regarder et me dire :

— Tu sais, Jaume, je te souhaite de ne jamais savoir ce que signifie la folie. Tu as raison, c'est bien de ça qu'il s'agit : l'incompréhension. Tu vois, la folie, c'est avant tout une extrême souffrance. Aussi douloureuse soit-elle, on ne peut la comparer à aucune autre maladie.

Prendre le risque de laisser s'abattre le couperet, coûte que coûte, accumuler la compassion, s'épargner la pitié pour la dépenser tout entière, dans un moment de résolution et de cruauté absolue, ne devrait pas être une nouveauté ni une incohérence, mais une compensation, un équilibre nécessaire, pas une profanation, mais la dernière strate avant la surface. Je me suis dit : eh bien, nous ne roulons qu'à cent quarante !

— J'ai toujours vu la folie comme une sorte de démission de la conscience, ai-je répondu sans conviction pour voir ce qu'elle dirait.

— Il y a des moments où c'est vrai, bien que ça reste exceptionnel. Dans les cas que j'ai connus, ç'a

été le contraire : un exercice de conscience extrême, exécuté sans entraves, sans censure, a-t-elle dit en se tournant une fois de plus vers moi qui n'osais pas lui demander de regarder devant elle, en l'entendant dire « sans entraves, sans censure », de façon si frappante. Elle est bien pire, a-t-elle dit au bout d'un moment, lorsqu'elle produit un déséquilibre dans la lucidité. L'incompréhension totale alterne avec de terribles proclamations de conscience absolue, et l'esprit se trouve face à une falaise effroyablement abrupte, vertigineuse, insupportable.

Nous avons parcouru les derniers kilomètres en silence. Elle m'a déposé chez moi et à la porte nous avons convenu de nous tenir au courant dès qu'il y aurait du nouveau.

Le lendemain je me suis rendu à l'Académie des Belles Lettres, où m'avait convoqué le professeur Pla. Il m'a fait attendre comme si j'étais venu accomplir une formalité administrative – attitude absurde, car il n'y avait personne d'autre que moi – et il m'a accueilli d'un air soucieux.

— Asseyez-vous, jeune homme, a-t-il dit avant de me laisser le temps d'ouvrir la bouche, je sais que vous n'avez pas reçu le dernier terme de votre bourse. Je viens de le réclamer à l'administration ; je suis désolé, cette année, finalement, on a eu quelques problèmes budgétaires.

— Quant à moi, j'aimerais vous demander un délai pour la livraison de mon travail.

Il en est resté pantois. Aïe, aïe, aïe, comment va-t-il réagir ? ai-je pensé.

— Un délai ! Voyons ! Jusqu'à quand ? a-t-il dit, en secouant la tête et en laissant échapper un clappement de langue, semblant évaluer à toute vitesse

la situation mais, avant que j'aie eu le temps de lui répondre, il m'a répondu : Écoutez, les commissions de suivi des bourses ne se réunissent qu'à partir de la première semaine de juin, de sorte que, pour que personne n'y trouve rien à redire, on pourrait facilement vous accorder jusqu'au... (*Il a consulté le calendrier universitaire.*) Disons jusqu'au 25 mai, qui tombe un jeudi.

— D'accord !

Cela sous-entendait qu'en attendant la remise de mon mémoire, le second terme qui m'était dû resterait en souffrance. J'ai supposé que c'était le prix à payer et que, de surcroît, je pouvais lui en être reconnaissant. Il a refermé son agenda et m'a regardé satisfait.

— Alors, comment vont vos recherches ? m'a-t-il questionné.

Il m'a semblé que je devais garder un atout dans ma manche, comme Francesca et moi en avions décidé. De l'air le plus innocent possible, à la limite de l'effronterie, je lui ai dit :

— Très bien. Très bien ! J'ai encore quelques documents à déchiffrer ; ensuite, ce ne sera qu'une question de jours.

— Ah... Et quel genre de documents ?

C'était le point délicat. Je ne pouvais pas ne rien dire, car, en fin de compte, tout finirait par passer entre ses mains, et si les choses tournaient mal, même si j'avais déjà perçu le premier terme de la bourse, il restait mon directeur de mémoire, or le dernier paiement dépendait de lui.

— Un document relatif à ce jeu d'échecs en trois dimensions, ai-je dit. Un jeu associé à celui de la fragmentation. (*Jusqu'ici on ne pouvait pas me faire de reproche, tout était conforme à la réalité.*) Voulez-vous

que je vous rédige un rapport d'activité ? ai-je ajouté devant son air suspicieux. Je pourrais vous le remettre la semaine prochaine, accompagné d'un résumé de ce que j'ai obtenu jusqu'à présent.

Cette proposition m'a semblé satisfaire sa dignité intellectuelle.

— Inutile, m'a-t-il répondu, si nous vous avons fait confiance jusqu'à présent, nous pouvons continuer encore deux mois. Selon vous, êtes-vous allé substantiellement plus loin que le professeur Rombí ?

— Je le crois.

Il m'a congédié avec une brusquerie imputable à sa timidité et à sa rudesse plutôt qu'à une manifestation d'autorité ou une mauvaise éducation, et je suis rentré chez moi pour reprendre le dur labeur auquel l'orfèvre est condamné.

Ce soir-là, Ummaguma m'a annoncé sa visite deux jours plus tard ; je suis allé la chercher à l'aéroport et nous sommes partis directement dîner dans un restaurant japonais, où elle m'a régalié de clichés que j'adorais :

— Tu m'as tellement manqué ! Ça fait une semaine que je compte les jours et, depuis que nous avons parlé au téléphone, même les heures !

En ôtant sa veste, elle a découvert une chemise Imperi noire, à mon goût trop légère pour la saison, tout le monde étant encore bien plus chaudement habillé, mais, surtout, personne dans le restaurant n'est resté indifférent à ce splendide étalage inaugural de chair fraîche.

— Je te trouve bronzée, lui ai-je dit. Tu as pris un bain de soleil ?

Elle a souri très satisfaite.

— En huit jours, j'ai réussi à skier en bikini à Cor-

tina d'Ampezzo et à nager en Crète. Tu te souviens, je t'en avais parlé, de ce voyage organisé par la fac.

— Peut-être, oui.

Nous avons commencé par des calamars marinés, des œufs de maquereau et du foie de lotte cru. Elle ne cessait de me regarder avec ce sourire de bête ensommeillée, qui cette fois n'avait rien de timide.

— Toi, en revanche, a-t-elle remarqué, tu ne t'es pas beaucoup ennuyé de moi, j'ai l'impression.

— Je ne sais pas pourquoi tu dis ça. Si tu n'avais pas fini par venir, je serais retourné en Italie exprès pour te voir.

Elle a laissé échapper un rire qui a attiré l'attention de la table voisine.

— Tu fréquentes quelqu'un d'autre ? m'a-t-elle lancé sans baisser la voix.

J'ai bien cru qu'elle cherchait un prétexte pour me faire elle-même des confidences, et comme je n'étais pas d'humeur à traverser des turbulences ni à tout remettre en question, j'ai dit :

— Non. Pourquoi ?

Elle a haussé les épaules et regardé autour d'elle, la bouche pleine. Elle mâchait les calamars comme si elle savourait autre chose. À la fin, elle s'est essuyé la bouche avec une parcimonie étudiée, avant de répondre :

— Oh non, pour rien !

Ce réctal de poissons crus et de nouilles chaudes était enveloppé d'odeurs et de vapeurs d'intensités croissantes et variées. Quand elle se penchait vers moi, elle avait l'air près de déborder à tout instant de tous les côtés. Remarquant que j'avais du mal à détourner les yeux de son décolleté, elle m'a adressé un sourire que je ne lui avais vu qu'au lit. La lubricité

lui faisait plisser des yeux qui n'en semblaient que plus grands.

— Tu sais que je suis sur le point de compléter l'arbre généalogique, lui ai-je dit.

Elle a fièrement relevé la tête et serré ses bras contre son buste ; son entre-seins s'en est trouvé plus long et plus profond et, lorsqu'elle les a décroisés, il a retrouvé son aspect antérieur.

— Ah oui ? Vraiment complètement ? s'est-elle étonnée.

J'ai succombé à ce décolleté. La lumière n'y pénétrait pas, dessinant une strie, d'autant plus sombre entre les seins que sa profondeur semblait la repousser, et un Y dont les deux courbes supérieures s'estompaient aux extrémités. Au milieu, au-dessus de la surface plane et dure du sternum, la lumière se faisait plus floue au point où la trachée mettait en relief un creux prononcé et lumineux, en l'entourant d'obscurité jusqu'aux clavicules, élégantes comme des crosses de fusils.

— Oui, j'ai même réussi à élucider ce que tu ne voulais pas me révéler, ai-je répondu.

— Ah !

Elle m'a regardé avec méfiance, pensant peut-être que je n'avais rien découvert sur le père de Silvano et que j'espérais lui faire mordre à l'hameçon. Cela m'a ennuyé, mais comme je la savais capable de garder un secret et que, le moment venu, on pourrait toujours mettre à contribution son sens si scrupuleux de la parole donnée, je lui ai accordé un vote de confiance et nous sommes entrés dans des explications évasives sur ce que savait chacun de nous. Bien que la philosophie prît le pas sur ces considérations, j'ai remarqué que les gens assis à la table voisine nous épiaient.

Riaient-ils ? Non, ils avaient l'air plutôt impressionnés, et en même temps ils semblaient avoir fait du décolleté d'Ummaguma un étendard dont la devise clamait « Regardez-moi, esprits chagrins ! ». Mais ce qui me flattait le plus, c'était d'être à présent le centre du monde. Sur le moment, je me suis dit que j'aurais donné des années de ma vie pour devenir le point de mire le plus envié des spectateurs de cette merveille. Quand j'en ai eu assez, j'ai dit :

— Les desserts de ce Japonais ne sont pas très bons. Enfin, à moins que tu aimes les haricots sucrés.

Je lui ai pris la main, et poussant l'avantage, j'ai remonté jusqu'à son coude ; le prodige a eu lieu : un frisson, né sur son avant-bras, a hérissé comme une vague son duvet blond ; en un instant, l'ombre de ses mamelons s'est découpée sous son haut. Le chien de Pavlov m'a joué un mauvais tour, car il m'avait suffi d'effleurer sa peau pour être prêt. Je me suis dit que nous ferions mieux de sortir de là au plus vite, avant que les clients qui nous avaient remarqués n'arrachent leur chemise et se jettent sur elle. Nous avons payé et sommes rentrés directement à la maison, nous arrêtant à chaque pas, pour poser sa valise à terre.

— Je n'en pouvais plus ! m'a-t-elle dit dès l'entrée. Ma vie n'a pas grand sens loin de toi.

On s'est jetés sur le lit toute honte bue, comme deux acteurs qui jouent leur rôle sans le remettre en question, loin d'imaginer une seconde que l'un des deux puisse se dérober au scénario attendu. Je trouvais quelque chose d'étrange dans son corps, une différence impossible à cerner, lointaine et bestiale, désespérément décevante, inconsolable, complice de l'orgasme. Ce n'a pas été l'un de nos meilleurs coups, mais les dispositions sentimentales dans lesquelles

on se trouvait l'ont rendu satisfaisant, et comme de surcroît on était très fatigués, on s'est dit quelques gentilleses et on s'est endormis.

Le jour était déjà levé quand je me suis réveillé et l'ai trouvée penchée sur le côté, me regardant d'un air concentré, ou peut-être seulement à moitié endormie ; elle semblait pleine de mauvais rêves.

— Qu'est-ce que tu as ? lui ai-je demandé. Pourquoi tu ne dors pas ?

— Parce que, même dans mes rêves, tu ne m'as pas été fidèle.

Passé le premier moment de stupéfaction, je me suis demandé si maintenant on allait devoir se disputer pour des rêves ! Je suis entré dans son jeu, hébété comme quelqu'un qui dort encore.

— Je te jure que je n'ai couché avec personne, même pas en rêve !

Ses cheveux avaient beau lui tomber sur le visage, elle ne les écartait pas. Elle a arboré un sourire cruel comme pour dire, tu vois je t'ai eu.

— Dans les miens, oui, a-t-elle répondu. Et je veux que tu me sois fidèle même dans mes rêves.

Je me suis redressé. Je n'arrivais pas à croire que nous commencerions la journée de cette manière.

— Tu ne veux pas qu'on se rendorme et qu'on reparle de tes rêves plus tard ? ai-je supplié. Tu crois vraiment que là j'en suis responsable ?

Elle a écarté les cheveux de son visage en remuant énergiquement la tête, d'un bond elle s'est approchée et m'a dit :

— Tu es responsable de tout ! Je veux que tu me sois fidèle jusque dans mes pensées !

— Ah, donc il suffit que tu t'imagines que je sors avec quelqu'un d'autre, pour que je sois infidèle !

Cet état de latence chaud et humide domptait toutes ses incertitudes. Je lui aurais volontiers dit à quel point je la trouvais attirante, mais à ce moment-là c'était impossible.

— Eh bien oui, m'a-t-elle dit les yeux mi-clos, et je peux te le prouver dans tous les domaines. Sur le plan psychologique par exemple : si je pense que tu m'as trompée, ça veut dire que, même si sur le moment je n'en étais pas consciente, mon subconscient a reçu un signal qu'il a interprété et traduit sous la forme d'une pensée précise, donc ton infidélité est avérée. Sur le plan existentiel : si l'idée de ton infidélité existe dans mon esprit, et que celui-ci fait bien partie du monde existant, c'est que d'une façon ou d'une autre elle est réelle.

— Tu es complètement folle. Laisse-moi dormir ! lui ai-je dit en lui tournant le dos.

Elle a glissé sa main entre mes jambes par-derrière et mon corps m'a trahi. L'excitation sexuelle obscurcit l'intelligence et, sans préliminaires – la conversation ayant parfaitement fait son travail – on s'est jetés dans un de ces rapports qui démarrent au ralenti, sans beaucoup d'énergie, de façon monotone, et peu à peu montent en puissance, ponctués par de longues périodes stables, sans fin en vue, pour revenir au point mort. Il faisait déjà jour et je m'attendais à n'importe quoi, au téléphone, à la porte, mais rien ne semblait devoir me déranger. Je me suis dit que si c'était ce qu'elle voulait, elle n'avait pas besoin de me faire son petit numéro de jalousie ; à moins que ça ne l'excite. Je sentais défiler dans ma tête toutes sortes de considérations stratégiques. J'avais du mal à m'imaginer certains de mes amis supportant ça avec le même stoïcisme que moi en pareil cas.